

Crescendo



Gil Pen

Gil Pen

Crescendo

© Gil Pen, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9091-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prélude

Certaines de mes lectrices plus nombreuses que mes lecteurs – allez comprendre pourquoi ? – qui ont lu une ou plusieurs de mes poésies, nouvelles et autres textes jusqu'au bout me font souvent cette réflexion : « dégraisse ! Écris à l'os ».

Mais qu'y puis-je, moi, si je n'aime pas le ronger ni même grignoter son écorce périostée mais seulement sucer sa moelle – la substantifique, cela va sans dire –, et si cette matrice sanguine moelleuse est belle et bien grasse ?

Oui, moi ce que j'aime c'est la graisse, le surplus. « La bonne graisse » comme le disait feu ma tante Solange, périgourdine dans l'âme. Je n'apprécie guère pour autant le gargantuesque, et ce n'est pas là le moindre des paradoxes.

Ce n'est pas par perversion que j'espère le trouble que jette le gras qu'on tente de diluer dans l'eau claire. Que j'attends le rebond de la rébellion quand j'essaie de distiller de la lenteur et de l'ennui. Non, ce n'est seulement que par goût du jeu. L'écriture n'est-elle pas, comme la vie – foisonnante et complexe –, un jeu qui prétend être un double facétieux de la réalité ou de l'illusion, c'est comme vous voudrez.

Bien écrire aujourd'hui serait alors écrire sec et squelettique. Sans fioriture, sans gothique ni baroque, sans excès. Ils ont certainement raison de vouloir des écrits maigrichons. Mais à force, cela ne risque-t-il pas de conduire au rachitisme ? De toutes les manières, ce n'est pas mon style ni ma nature. Écrire à l'os et ne laisser que l'ossature comme texture, je laisse ça à d'autres qui ont ce subtil talent dont je suis dépourvu.

À dire vrai, ce que je savoure c'est le mille-feuille. La difficulté est de le rendre croustillant. Reste toujours le plaisir de l'effeuillage. De plus, l'idée même que le lecteur soit perdu, noyé, enseveli et bien obligé de réagir pour sortir de mes palimpsestes labyrinthiques ne me déplait pas...

Un jour, si je dois écrire sans gras, c'est que sera venue l'heure où le plaisir d'écrire me dégoûte comme la joie vaine d'un être infatué.

Et puisque je ne sais pas faire maigre, j'emprunterai mes derniers mots à ceux du métier de vivre de Cesare Pavese :

« ... il faut de l'humilité non de l'orgueil.

Tout cela me dégoûte.

Pas de paroles. Un geste. Je n'écrirai plus. »

Un homme à la mer

Assis en position de lotus sur le banc de la jetée, il fait face à la mer déchaînée. La furie maritime empêche la furtive méditation qu'il escomptait faire comme une césure devant une mer calme. Ce jour-là, les flots sont des vagues géantes et des lames de fond soulevées par la colère d'un Poséidon qui a divorcé d'avec la Terre. Le quai en vient à être surplombé par le niveau des eaux monté de plusieurs mètres.

Soudain, une vague scélérate plus orgueilleuse que les autres vient le gifler d'une claque mouillée aussi puissante que celle d'une queue de baleine. Enfermé dans un tête-à-tête inégal avec la force insoupçonnée de l'océan démonté, il ressent l'intransigeance de la nature qui ne fait aucune concession à son rachis cervical.

Le beuglement inouï du tonnerre liquide qui l'assourdit ne couvre pas le bruit du craquement de ses vertèbres. La tête hors de l'eau mais paralysé, c'est un corps inerte comme bois flottant qu'emporte l'immense ressac. Sans lui laisser le temps d'une dernière prière ou d'un adieu.

Avant censure ou pas

L'âme du parquet

Le parquet craque. Bien que massif, il est si sensible qu'il réagit et répond même quand un fantôme lui marche dessus à pas de loup. Parfois, la nuit, un tantinet noctambule, il chante ; cette nuit, il a pété ; c'est un parquet vivant, que voulez-vous !

Le voisin de palier, celui de gauche a choisi du lino pour son sol ; celui de droite a préféré poser une moquette ; moi j'ai gardé le noble et robuste bois aux lames épaisses de chêne ou d'hêtre – allez savoir, il est teinté, verni et vitrifié –, mais pas en frêne, trop uni. J'aime marcher dessus pieds nus : il est assez frais l'été, tiède l'hiver et chaleureux en toute saison, toujours élégant.

Et puis le bois c'est joli, c'est chaud.

Le summum de cet infra ? C'est de m'allonger dessus, sur le dos, les bras en croix et d'écouter ce qu'il me dit en silence : son authentique vie naturelle, ses racines, ses souvenirs d'arbrisseau puis d'arbuste, ses secrets d'arbre feuillu et son long périple de vieil arbre dévêtu de verdure et d'écorce, sa fin atroce entre lames et planches ; mais aussi sa fierté de me supporter encore et d'abriter dans ses rainures des mystères de poussière que les planchers modernes, accolés, jointés ne connaîtront jamais.

Mon parquet ancien, tout vieux, pas rabougri, résiste. Le temps ne fait pas toujours son affaire de l'impérissable. Le feu, si : allumé par les modes légères qui délaissent les souches profondes.

Mon parquet craque comme l'allumette qui frotte son phosphore rouge à l'abrasif mais lui ne s'enflamme pas. Il reste stoïque sous les pas des nouvelles générations, hospitalier aux petits petons, aux panards et autres ripatons des grands, voyant venir leurs gros souliers et leurs talons aiguilles. On ne danse pas le tango en charentaises ! Mon parquet est poli et polisson.

Mon plancher est l'hôte qui t'invite et te dit tout en craquements amis :

« Viens marcher un peu sur mon dos, de bas en haut, aller-retours aux cent pas, viens, c'est sans bosse ni creux, repasse encore, j'ai les reins solides. Et j'aime ta plante plus souple et rugueuse que ma texture tendre et dure à la fois ; ma surface est vernie de ne pas plier sous ton poids qu'il rend toujours léger ; c'est ma fierté d'être l'esclave de ton pas et maître de ta marche. Imagine que je sois meuble et mou, de t'enfoncer en moi comme dans ces jeux d'enfants au sol instable et mouvant ; entre lave, sable et boue des marécages. Viens, n'aie pas peur, ma fibre est solide et ma lame aussi ».

Voyez-vous, mon parquet a une âme. Votre cœur aussi ?

À même le sol, entre lames et plafond.

Only lovers left alive

À Yasmine H.

Pour une raison quelconque, un nouvel embouteillage de plus s'était constitué ; il formait une file ininterrompue à l'arrêt comme une armée bloquée ; le flux de voitures et camions s'était immobilisé ; le flot de la circulation était totalement interrompu depuis plus d'une heure.

Du dernier étage de son immeuble qui se dresse, pathétique, au-dessus du boulevard de la ceinture trop serrée, il contemplait l'inertie de ce défilé à double sens ; il en mesurait l'ineptie ; il se surprit à penser à cette habitude insensée de ralentir, s'arrêter, accélérer encore pour s'arrêter à nouveau. Du pur absurde. Du temps perdu de chacun multiplié par milliers ; ou du temps gagné à éviter tout le reste d'une vie qui emporte notre temps, nous emmène on ne sait où et nous empêche de vivre une autre vie, celle-là même dont on est bien en peine de dire laquelle

C'était un homme qui avait vécu, lu, joué les intrépides et qui vivait reclus au trentième étage d'une tour laide ; son passe-temps était de regarder passer les autos comme un bœuf regarde passer les trains. Sauf qu'un mortel ennui s'était emparé de lui autant qu'une non moins mortelle fatigue. Pendant un certain temps, le monde automobilisé, encamionné lui semblait aller à la dérive, devenu incapable de s'arrêter et revenir en arrière pour aller de l'avant.

Puis vint ce jour de l'embouteillage monstre où tout lui était apparu à l'arrêt ; la vie paralysée. Tous les individus impatients, sortis de leur habitacle ou s'y morfondant, aussi dépités que démunis de toute solution immédiate et désespérant d'un rapide redémarrage qu'au fond aucun n'espérait, s'étaient métamorphosés en êtres patients résignés à attendre Godot.

Patience obligée au royaume de la fuite inutile du temps. Un temps suspendu, et lui, de son trentième étage se ressaisit. Il avait quarante-quatre ans qu'on ne lui donnait jamais. Il semblait toujours en avoir vingt de plus ; il avait quelque chose de désespéré, quelque chose de dur et ridé qui lui faisait devancer sa vieillesse. Comme s'il accélérât le temps pour que le chagrin s'atténue plus vite. Chacun sait qu'il finit par diminuer au bout d'un certain temps, le chagrin, quand bien même il ne disparaît jamais vraiment tout à fait. Et soudain, là, tout s'arrête sous ses yeux, derrière la vitre – il n'y a pas de balcon. Il réalise combien la vie est conne sans balcon. Et le vide majoré, et le vertige accentué. Quoiqu'à l'abri d'une vitre épaisse. Une vie retranchée derrière des volets qu'on ne prend plus la peine de fermer. Pas plus que les rideaux. Le soleil le jour, les phares la nuit, font un joli spectacle éclairant. Tout, tout est pourtant motorisé ; il suffirait, paresseux, d'appuyer sur le bouton des volets roulants électriques pour ne plus voir le flux interminable de véhicules qui devient un flot qui vous abrutit à vous rendre fou comme tant d'autres choses. Lui, laborieux, n'appuie jamais sur le bitonieu commutateur. « On a bien raison de supprimer les balcons côté périphérique », argue-t-il à son for intérieur puisqu'il n'a personne à qui parler. « Ça pue tellement les effluves de gasoil et d'essence qui en plus vous polluent les alvéoles. De toute façon, il n'y a que les pigeons sur les rebords et les rambardes. Plus de nids d'hirondelles. »

À l'absente il n'aurait su dire ce qu'il éprouvait, ni lui parler des sentiments qui l'étouffaient du temps des va-et-vient fluides et incessants. Ou de celui d'excitation et de libération qu'il éprouve aujourd'hui à contempler ce bouchon qui résiste tant et si bien qu'il se dit que ça va péter. Cette image de débouchage sec comme un feu d'artifice le met en joie. Pour une fois, il se félicite d'être aux premières loges. Dommage qu'elle soit partie. Elle ne peut pas y assister. À cet engouement des quatre roues et des poids-lourds qui sont punis d'un engorgement tel qu'ils sont stoppés dans leur élan. À leur arrêt plus efficace que les écrans acoustiques. Fini d'entendre nuit et jour la rumeur obsédante comme un acouphène des rouli-roulants. La voie publique est bloquée et la journée chômée. Fin du trafic. Plus de rejets de gaz qui lui remontent à la gorge et de particules fines en suspension qui lui viennent droit au cœur. Il croit revivre. Debout derrière sa fenêtre, il hallucine. Les